LE MENSONGE OFFICIEUX,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Rue Feydeau, le 23 ventose, an 3e.

PAR N. J. FORGEOT.





A PARIS,

Chez HUET, Libraire, Éditeur de pièces de théâtre et de musique, rue Vivienne, n°. 8; et au Théâtre de la rue Feydeau.

1796. (AN Ve.)



Cette pièce, qui dans le principe étoit en comédie, et qu'aujourd'hui l'on représente en opéra, sur le Théâtre Feydeau, est une des premières productions de l'auteur. Si l'on reconnoît un jeune homme au choix du sujet, peut-être aussi le reconnoît-on au dialogue, qui a quelquefois de la chaleur et de la gaieté; avantages que l'on perd avec le tems. C'est ce qui a déterminé l'auteur à revoir cet ouvrage avec soin, à le refondre même, en partie, et à le faire imprimer en comédie, genre auquel il semble appartenir plus particulièrement.

PERSONNAGES.

M. DUVAL.

Mme. DUVAL.

ROSALIE, *pupille de Duval.*

FLORVILLE, *neveu de Duval.*

LAFLEUR, *valet de Florville.*

La Scène est chez M. Duval.

LE MENSONGE OFFICIEUX,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVAL, Mme. DUVAL.

M. Duval.

Parbleu! oui. Il ne manqueroit plus que d'ajouter cette seconde sottise à la première. Oh! non, non.

Mme. Duval.

Monsieur Duval.

M. Duval.

Madame Duval, vous ne parviendrez jamais à justifier mon neveu.

Mme. Duval.

Je ne puis le blâmer d'avoir pris le parti des armes.

M. DUVAL.

Je le crois bien, vraiment : c'est vous et votre pupille qui avez nourri sa belle passion pour cet état. Mais voilà les femmes! on n'est rien si l'on n'est militaire, et riche ou non, il faut s'estimer fort heureux avec un uniforme.

Mme. DUVAL.

Mais son père a servi, et par conséquent il devoit.....

M. DUVAL.

Il devoit se soumettre à mes volontés; je lui aurois cédé mon commerce. Au fait, la conclusion de tout ceci, c'est qu'il aime Rosalie, et qu'il ne l'épousera point.

Mme. DUVAL.

Au moins son amour pour elle est bien excusable.

M. DUVAL.

Oh! pour cela, j'en conviens volontiers. Ma pupille est si jolie!

Mme. DUVAL.

Florville est aussi très-bien.

M. DUVAL.

Mais c'est qu'elle est parfaite! figure, esprit, douceur.....

Mme. DUVAL.

Florville possède aussi tout cela.

M. DUVAL.

Florville! Florville! vous vantez toujours mon neveu!

Mme. DUVAL.

Et vous, toujours votre pupille!

M. DUVAL.

C'est que je l'aime.

Mme. DUVAL.

Oh! je le sais.

M. DUVAL.

Et vous! n'aimez-vous pas Florville?

Mme. DUVAL.

Ne le mérite-t-il pas bien?

M. DUVAL.

Malgré tout votre attachement pour lui, vous trouverez bon que je ne lui donne pas Rosalie. Cela vous fâche?

Mme. DUVAL.

Non: et si vous m'aviez écoutée, vous auriez su que je pensois comme vous sur ce mariage.

M. DUVAL.

Ah ! nous voilà donc une fois d'accord ! Vous sentez enfin, qu'ils n'ont pas assez de fortune....

Mme. DUVAL.

Oui ; d'ailleurs Florville étant sur le point de partir, cette absence pourra le guérir de son amour pour Rosalie.

M. DUVAL.

S'il est vrai que cela soit sérieux.

Mme. DUVAL.

Il suffit que je le dise, pour que vous en doutiez.

M. DUVAL.

A cet âge, sait-on ce qu'on fait ? le premier minois vous tourne la tête. On aime toutes les femmes à-la-fois, ou l'on croit les aimer.... J'étois comme lui, je m'en souviens.

Mme. DUVAL.

Croyez que votre neveu a plus de caractère, plus de discernement ; et.....

M. DUVAL.

Bon. Encore des éloges !.... mais rentrons chez vous ; je veux vous communiquer.....

SCÈNE II.

Les mêmes; FLORVILLE.

FLORVILLE.

MON oncle.......

M. DUVAL.

Ah! nous parlions de vous, Monsieur, et de votre amour pour Rosalie. Vous savez nos intentions à ce sujet, conformez-vous-y. Jusqu'à présent toutes vos instances ont été vaines; de nouvelles le seroient encore. Apprêtez-vous donc à partir demain.

FLORVILLE.

Mon oncle, permettez-moi de rester encore quelques jours près de vous.

M. DUVAL.

Non, non. Il ne tenoit qu'à vous d'y rester toujours, vous ne l'avez pas voulu, vous partirez à demain, monsieur le sous-lieutenant.

Mme. DUVAL, *bas en s'en allant.*

Que vous êtes sévère!

M. DUVAL *de même.*

Oh! que vous êtes bonne aujourd'hui!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

FLORVILLE *seul.*

Les barbares ! je ne le vois que trop, toutes nos prières seroient inutiles. Dans mon désespoir, je suis capable de tout. Ah ! si j'osois !.... Si Rosalie consentoit !.....

SCÈNE IV.

FLORVILLE, ROSALIE.

FLORVILLE.

Ah ! Rosalie, ils sont inexorables.

ROSALIE.

Il faut leur obéir.

FLORVILLE.

Leur obéir ! à notre âge, nous pouvons nous passer de leur consentement; la loi nous en dispense.

ROSALIE

Mon cœur en a besoin.

FLORVILLE.

Quoi! leur cruauté......

ROSALIE.

Quel moyen de nous y soustraire?

FLORVILLE.

Quel moyen! il en est cent. De la résolution, et nous serons heureux malgré tous leurs refus.

ROSALIE.

Comment?

FLORVILLE.

Vous n'approuverez pas mon projet.

ROSALIE.

S'il est raisonnable......

FLORVILLE.

En doutez-vous?

ROSALIE.

Un peu. Quel est-il?

FLORVILLE.

Vous ne devinez pas?

ROSALIE.

Non.

FLORVILLE.

Essayez.

ROSALIE.

Je me rends.

FLORVILLE.

Si vous m'aimiez......

ROSALIE.

Eh bien ?

FLORVILLE.

On a vu des amans.... M'entendez-vous ?

ROSALIE.

Pas encore.

FLORVILLE.

Pour fuir la persécution.......

ROSALIE.

Je commence.

FLORVILLE.

Et vous y consentez.

ROSALIE.

Achevez.

FLORVILLE.

Le reste va de suite. Mon oncle s'oppose à notre mariage : larmes, raison, prières, j'ai tout employé inutilement. Je ne vois plus que deux partis à prendre ; ou mourir de mon désespoir, ou vous engager à me suivre. Mourir est un peu

violent, me suivre est beaucoup plus simple. Je vous le propose, vous l'acceptez, nous partons, je vous épouse. Comme il n'y a plus de remède, mon oncle nous pardonne; nous revenons auprès de lui, et nous sommes heureux. D'après ce plan, dites encore que je ne suis pas raisonnable.

ROSALIE.

Je ne le serai donc point, moi; car je vous réponds de ne pas l'adopter.

FLORVILLE.

Pourquoi ?

ROSALIE.

Je vous aime, Florville....

FLORVILLE.

Vous m'aimez! et vous refusez....

ROSALIE.

Ecoutez, écoutez. Je vous aime; mais croyez-vous que l'amour doive étouffer dans mon cœur les sentimens de l'honnêteté et de la reconnoissance? Que diroit-on de moi? Vous voudriez que je quittasse celle qui m'a servi de mère?....

FLORVILLE.

Je quitte bien mon oncle, moi.

ROSALIE.

C'est que vous n'avez pas réfléchi.

FLORVILLE.

Je n'ai fait que cela toute la matinée.

ROSALIE.

Quel étourdi !

SCÈNE V.

Les mêmes; LAFLEUR.

LAFLEUR.

Vous vous querellez encore ?

FLORVILLE.

J'ai raison. Juges-en.

LAFLEUR.

Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi, assurément. Ma justice et ma probité sont toutes deux à votre service.

FLORVILLE.

Outré des refus....

LAFLEUR.

Jusqu'ici vous m'avez accordé votre confiance, et j'ose croire que vous ne vous en repentez pas.

FLORVILLE.

Te tairas-tu ?

LAFLEUR.

Parlez, Monsieur.

FLORVILLE.

Des parens cruels s'opposent à notre union; l'espoir de les fléchir est perdu pour toujours. Mais forts de nos droits, et maîtres absolus de nous mêmes, c'est à nous d'assurer notre bonheur, en nous éloignant de ces lieux. Ce parti me paroît le plus court et le plus sage. Qu'en dis-tu?

LAFLEUR.

Le plus court, oui : le plus sage, non.

ROSALIE.

Vous voilà condamné.

FLORVILLE.

J'ai donc tort, selon toi?

LAFLEUR.

J'en ai peur.

FLORVILLE.

Comment, malheureux!

LAFLEUR.

Ah! Monsieur.

FLORVILLE.

Insolent!

LAFLEUR.

Je me suis trompé.

FLORVILLE.

Coquin!

LAFLEUR.

Monsieur, vous m'en direz tant, qu'à la fin vous aurez raison.

ROSALIE.

Encore une preuve de sagesse!

FLORVILLE.

Comment! un maraud qui prétend avoir plus d'esprit que son maître!

LAFLEUR.

J'étois un téméraire... Mais, Monsieur, je n'envisageois que votre avantage, et j'avois conçu moi-même un dessein un peu moins prompt, à la vérité, mais beaucoup plus sûr.

ROSALIE.

Lequel?

LAFLEUR.

Ah! Mademoiselle, je me garderai bien d'en faire part à Monsieur.

FLORVILLE.

Explique-toi.

LAFLEUR.

Monsieur, je respecte trop vos idées pour vous parler des miennes.

FLORVILLE.

Quel est ce projet?

LAFLEUR.

Le vôtre est excellent. Enlevez, Monsieur, enlevez, c'est le plus court.

FLORVILLE.

Le tien est peut-être meilleur.

LAFLEUR.

Eh quoi! Monsieur, voudriez-vous suivre les conseils d'un maraud?

FLORVILLE.

Lafleur.

LAFLEUR.

D'un coquin?

ROSALIE.

Par amitié pour moi.

LAFLEUR.

D'un malheureux?

ROSALIE *lui offrant sa bourse.*

Prends, et parle.

LAFLEUR.

Ce n'est pas vous qui avez fait la faute, Mademoiselle, ce n'est pas à vous à la réparer.

ROSALIE.

Ne me refuse pas.

LAFLEUR.

C'est par obéissance....... Mais pour monsieur Florville......

FLORVILLE.

Tu m'en veux donc ?

LAFLEUR.

Comment! Monsieur. M'attaquer dans mon honneur! ternir ma réputation!

FLORVILLE. *lui donnant sa bourse.*

Je me rétracte.

LAFLEUR.

Ah!..... je puis parler maintenant....... Mademoiselle s'opposant à votre dessein, bon ou mauvais, vous ne pouvez plus l'exécuter : voici le mien. D'abord paroissez tous deux renoncer l'un à l'autre.

ROSALIE.

Où cela nous mènera-t-il ?

LAFLEUR.

Attendez, Mademoiselle. Il faut que vous di-

siez à madame Duval que son amitié vous paroissant préférable à tout, vous oubliez Monsieur, que vous y renoncez entièrement. De son côté, mon maître en dira autant à monsieur son oncle.

ROSALIE.

Si l'on nous prenoit au mot?

LAFLEUR.

Laissez-moi faire; me le promettez-vous?

ROSALIE.

Oui, puisqu'il le faut.

LAFLEUR.

Fort bien. Votre oncle est un bon-homme qui croit tout ce qu'on veut. Sa femme a l'esprit soupçonneux et jaloux; mon projet réussira.

M. DUVAL *en dehors.*

Lafleur, Lafleur.

LAFLEUR.

Voici monsieur Duval. Retirez-vous, Mademoiselle, et suivez mes conseils. Vous, Monsieur, revenez dans un moment, et connoissez mieux vos gens une autre fois.

FLORVILLE.

Lafleur, je suis fâché....

LAFLEUR.

Parbleu! oui. C'est bien là le moment d'une explication! Décampez tous deux; décampez.

(Ils sortent).

SCÈNE VI.

LAFLEUR.

ALLONS, du cœur, et point de scrupules: et pourquoi en aurois-je? Ma conduite est très-charitable; je me charge d'un tort, pour empêcher Florville d'en avoir un plus grand. D'ailleurs, il s'agit de son bonheur, et ce mot là dit tout. Au fait, puis-je me reprocher de tromper un peu de pareilles gens? Deux époux qui se disputent sans cesse, et qui plus d'une fois ont été même jusqu'à parler de se séparer, quoique dans le fond, ils en seroient bien fâchés. Allons, allons, il faut leur en ôter l'envie pour toujours. Le mensonge est permis, quand c'est pour rendre un bon office... Chut, voici notre homme; commençons.

SCÈNE VII.

LAFLEUR, M. DUVAL.

LAFLEUR *se promenant.*

AH! qui l'auroit pû croire!

M. DUVAL.

Lafleur, que fait mon neveu?

LAFLEUR *de même.*

Trahir son bienfaiteur!

M. DUVAL.

De qui parles-tu?

LAFLEUR *de même.*

Ah! Florville! Florville!

M. DUVAL.

Qu'a-t-il fait?

LAFLEUR.

Ah! Monsieur, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas.

M. DUVAL.

Tu parlois de Florville.

LAFLEUR.

Vous ne consentez pas à son mariage avec Rosalie.

M. DUVAL.

Un sous-lieutenant songer à se marier! Oh! il a le tems d'attendre. Eh bien?

LAFLEUR.

Eh bien, Monsieur, persuadé de la bonté de vos raisons, il s'y rend aujourd'hui.

M. DUVAL.

Bien vrai? Lafleur.

LAFLEUR.

Oh! cela n'est que trop vrai!

M. DUVAL.

Ah! quelle heureuse nouvelle! Quoi! il renonce à Rosalie?

LAFLEUR.

Pour toujours.

M. DUVAL.

C'est sûrement le désir de me plaire.... Je lui sais bon gré de cette obéissance; il n'y perdra pas.

LAFLEUR.

Ah! Monsieur! je crains bien d'avoir deviné son motif.

M. DUVAL.

Quel est-il ?

LAFLEUR.

Ne m'interrogez pas.

M. DUVAL.

A t'entendre, on diroit que c'est quelque chose de grave.

LAFLEUR.

Oh ! oui.

M. DUVAL.

Et tu balances !

LAFLEUR *après un silence.*

Non, Monsieur, votre intérêt l'emporte, et il est de mon devoir de ne vous rien cacher.

M. DUVAL.

Tu m'effrayes !

LAFLEUR.

Apprenez que son amour pour Rosalie n'étoit qu'un amour supposé, et qu'il ne la refuse que parce qu'une folie bien plus grande l'occupe aujourd'hui: En un mot, qu'il est amoureux de.....

M. DUVAL.

Amoureux ! tant pis. Mais le mal n'est pas si grand.

LAFLEUR.

Ah, Monsieur! si vous saviez quelle est la personne, vous changeriez bientôt d'avis.

M. DUVAL.

Est-elle aimable?

LAFLEUR.

Mais oui.

M. DUVAL.

Jeune?

LAFLEUR.

Mais non.

M. DUVAL.

Riche?

LAFLEUR.

Autant que vous.

M. DUVAL.

De ma connoissance?

LAFLEUR.

Je vous en réponds.

M. DUVAL.

Comment s'appelle cette aimable fille?

LAFLEUR.

Elle n'est plus fille.

M. DUVAL.

Elle est donc veuve?

LAFLEUR.

Pas encore.

M. DUVAL.

Elle est mariée ?

LAFLEUR.

Tout juste.

M. DUVAL.

Tant mieux, mon ami, tant mieux.

LAFLEUR.

Comment, tant mieux !

M. DUVAL.

Eh oui. Si elle est honnête, il faudra qu'il y renonce.

LAFLEUR.

Et le divorce ! le comptez vous pour rien ?

M. DUVAL.

Enfin quelle est cette personne ?

LAFLEUR.

Vous devez l'ignorer plus que tout autre.

M. DUVAL.

Dis toujours.

LAFLEUR.

Je vous affligerois trop.

M. DUVAL.

Quel mystère ! Eh! morbleu! tu ne serois pas plus discret, quand ce seroit ma femme !

LAFLEUR.

C'est justement là le secret.

M. DUVAL.

Ma femme !

LAFLEUR.

Elle même.

M. DUVAL.

Ma femme! est-il bien possible ?

LAFLEUR.

Cela ne se conçoit pas.

M. DUVAL.

Il est bien vrai qu'autrefois la meilleure tête couroit des risques auprès d'elle.

LAFLEUR.

Il faut que mon maître ait perdu la sienne ; car, entre nous, madame Duval seroit sa mère.

M. DUVAL.

Ah ! pas tout-à-fait.

LAFLEUR.

Madame Duval n'a plus assez d'attraits pour fixer un jeune homme.

M. DUVAL.

Elle n'est pas mal encore.

LAFLEUR.

Enfin, soit ses talens, soit son esprit....

M. DUVAL.

Tu sais qu'elle en a beaucoup.

LAFLEUR.

C'est un homme confisqué.

M. DUVAL.

Tant pis pour lui. Car quoique nous nous querellions de tems en tems, nous deux ma femme, je lui rends justice; et je ferois serment.,

LAFLEUR.

Ne jurez pas, Monsieur, il n'en sera ni plus ni moins.

M. DUVAL.

Quoi! tu pourrois la soupçonner?

LAFLEUR.

Si vous me le défendez, Monsieur, je m'en garderai bien. Mais franchement, ces querelles journalières, ces menaces de vous quitter, et pour un rien, souvent! tout cela ne présage rien de bon.

M. DUVAL.

a s raison.... Mais Florville! je n'en reviens

pas. Pourquoi donc toutes ces instances au sujet de Rosalie ?

LAFLEUR.

Pour mieux cacher son jeu.

M. DUVAL.

Il est vrai qu'il n'a pas insisté tantôt. Allons, allons, il faut que je m'instruise par moi-même.

LAFLEUR.

Le voici. Permettez....

M. DUVAL.

Reste, Lafleur.

SCÈNE VIII.

Les mêmes; FLORVILLE.

M. DUVAL.

APPROCHEZ, Florville, approchez.

FLORVILLE.

Mon oncle.....

LAFLEUR *à Florville.*

Ne parlez que d'après moi.

FLORVILLE.

Oui.

LAFLEUR *à M. Duval.*

Je me charge de le faire jaser.

M. DUVAL.

Bon.... j'apprends avec joie, mon cher neveu, que vous n'aimez plus Rosalie.

FLORVILLE.

Moi!..... *(Regardant Lafleur.)* Non, Monsieur, je ne l'aime plus.

M. DUVAL.

De sorte que si je vous la proposois maintenant.....

LAFLEUR.

Monsieur la refuseroit.

FLORVILLE.

Vous décidez vîte.

M. DUVAL.

La refuseriez-vous ?

LAFLEUR.

Rien n'est plus sûr. Vous voyez, Monsieur m'approuve..... *(Bas.)* Refusez donc.

FLORVILLE *regardant Lafleur.*

Monsieur, je dois la refuser.

DUVAL.

Vous devez !

LAFLEUR *bas à M. Duval.*

Vous ai-je menti tantôt?

M. DUVAL.

(Bas.) Je commence à craindre.... *(A Florville.)* Vous aimez donc quelqu'un?

LAFLEUR.

Oui, une personne charmante et respectable.

FLORVILLE.

Oh! tout à fait.

LAFLEUR.

Que Monsieur connoît?

FLORVILLE.

Qu'il voit tous les jours.

LAFLEUR *bas à M. Duval.*

Tous les jours. Hem.

M. DUVAL *de même.*

Oui, ma foi..... *(A Florville.)* Et répond-on à votre amour?

FLORVILLE.

J'ose le croire, et rien ne manqueroit à mon bonheur, si je pouvois obtenir votre consentement.

M. DUVAL.

Mon consentement!

LAFLEUR.

Oui, pour divorcer plus vîte.

FLORVILLE.

Divorcer! que veut-il dire ?

M. DUVAL.

Ne dissimulez plus ; oh ! je sais tout. Me tromper ! oser aimer ma femme !

FLORVILLE.

Votre femme !

LAFLEUR.

Oui, sa femme. Monsieur sait vos intrigues.

FLORVILLE.

Moi !

LAFLEUR.

Tenez, Monsieur, voyez son air troublé, il vous dit tout.

FLORVILLE.

Je ne sais où j'en suis.

LAFLEUR.

La vérité l'a confondu.

M. DUVAL.

Me voilà donc certain de leur perfidie !

FLORVILLE.

Soyez sûr......

M. DUVAL *s'en allant.*

Je ne le suis que trop.

FLORVILLE.

Apprenez......

M. DUVAL.

Je sais tout.

FLORVILLE.

Mon oncle.

M. DUVAL.

Ton oncle ! ton oncle !.,.. La traîtresse ! Ne me suis pas, malheureux ! ne me suis pas.... ou... Ah ! qui l'auroit cru !

(Il sort).

SCÈNE IX.

FLORVILLE, LAFLEUR.

FLORVILLE.

JE suis perdu.

LAFLEUR.

Tout va bien.

FLORVILLE.

Comment, misérable !

LAFLEUR.

Pas d'injures, s'il vous plaît.

FLORVILLE.

Fourbe insigne !

LAFLEUR.

Il est vrai ; mais c'est pour vous servir.

FLORVILLE.

Me servir !

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, l'affaire est en bon train.... (*A part*). Allons trouver madame Duval.... Juste ciel ! la voici.

SCÈNE X.

Les mêmes ; Mme. DUVAL.

Mme. DUVAL *au fond du théâtre.*

JE n'y conçois rien.

LAFLEUR *à Florville.*

Allez-vous-en.

FLORVILLE.

Si tu me trompes encore !

LAFLEUR.

Non.

Mme. DUVAL.

Quel changement! Ah! pardon, je vous interromps, peut-être.

FLORVILLE.

Madame.....

LAFLEUR.

(*Bas*). Paix : partez.

Florville regarde Lafleur, salue madame Duval, et se retire.

SCÈNE XI.

Mme. DUVAL, LAFLEUR.

Mme. DUVAL.

Qu'a-t-il donc?

LAFLEUR.

La douleur l'a suffoqué.

Mme. DUVAL.

La douleur!

LAFLEUR.

Vous ignorez apparemment que monsieur Florville et mademoiselle Rosalie renoncent l'un à l'autre.

Mme. DUVAL.

Je le sais, et c'est ce qui m'inquiète.

LAFLEUR.

Et pourquoi?

Mme. DUVAL.

Que penser d'un changement si subit?

LAFLEUR.

Rien de plus simple. Ce sont deux amans qui sacrifient leur amour au bonheur de vous plaire.

Mme. DUVAL.

On fait rarement de pareils sacrifices.

LAFLEUR.

J'en conviens.

Mme. DUVAL.

L'obstination de M. Duval n'est pas naturelle.

LAFLEUR.

Elle est forte.

Mme. DUVAL.

Avec quelle chaleur ne s'est-il pas opposé à ce mariage!

LAFLEUR.

Je sens que toutes ces réflexions pourroient alarmer un esprit soupçonneux. Mais vous, Madame!

Mme. DUVAL.

Lorsque l'on aime......

LAFLEUR.

D'ailleurs, la tendresse que Monsieur Duval semble vous témoigner depuis quelques jours, suffiroit pour vous rassurer..... Je sais bien que c'est précisément dans de certaines circonstances, qu'un mari affecte de paroître plus tendre.

Mme. DUVAL.

Surement.

LAFLEUR.

Il espère par là écarter tout soupçon. Mais pour Monsieur Duval.....

Mme. DUVAL.

As-tu remarqué les soins qu'il a pour sa pupille?

LAFLEUR.

Ce sont les soins d'un bon père, qui.... Il est vrai qu'il en a beaucoup.

Mme. DUVAL.

Ah! si tu l'avois entendu parler de sa pupille! quelles expressions!

LAFLEUR.

Oui dà!

Mme. DUVAL.

Il ne tarissoit point sur son compte.

LAFLEUR.

LAFLEUR.

Je le crois bien.

Mme. DUVAL.

Ah, Lafleur !

LAFLEUR.

Ah, Madame ! quelle pénétration ! il est impossible de vous rien cacher.

Mme. DUVAL.

Explique-toi.

LAFLEUR.

Non : je craindrois....

Mme. DUVAL.

Dis-moi tout, Lafleur, dis-moi tout; l'honneur t'y engage.

LAFLEUR.

L'honneur ! ah ! madame, vous me prenez par mon foible.

Mme. DUVAL.

Eh bien ?

LAFLEUR.

Eh bien, je dois vous l'avouer; tout à l'heure encore, abusant de ma simplicité, il vouloit me faire entrer dans ses projets : et moi, moi ! qui lui promettois mes services ! hélas ! il falloit toute ma bonne-foi, pour douter un moment de son amour pour Rosalie.

Mme. DUVAL.

Il l'aime !

LAFLEUR.

S'il l'aime ! comme un fou.

Mme. DUVAL.

Ah, le scélérat!

LAFLEUR.

Et si j'ai tant balancé à vous en faire l'aveu, c'étoit pour ménager votre sensibilité.

SCÈNE XII.

Les mêmes; M. DUVAL.

M. DUVAL.

AH! madame Duval, vous voilà donc!

LAFLEUR.

Aie, aie.

Mme. DUVAL *à Lafleur.*

Ne crains rien.

M. DUVAL *au même.*

Rassure-toi.

LAFLEUR *à part.*

C'est ici le coup de maître.

M. DUVAL.

Je suis instruit de votre conduite.

Mme. DUVAL.

Je n'ignore pas la vôtre.

M. DUVAL.

Mais je ne suis pas de ces benets de maris qui souffrent tout, madame Duval.

Mme. DUVAL.

Mais ce n'est pas après vingt ans de mariage, que je céderai la place à une autre, monsieur Duval.

M. DUVAL.

La perfide!

Mme. DUVAL.

Le traitre!

M. DUVAL.

J'ai trop long-tems été votre dupe.

LAFLEUR *bas à M. Duval.*

Sans doute.

Mme. DUVAL.

Mes yeux sont ouverts à la fin.

LAFLEUR *bas à madame Duval.*

Surement.

M. DUVAL.

Je sais votre amour pour mon neveu.

Mme. DUVAL.

Moi! grands dieux!

M. DUVAL.

Démentez-moi, si vous l'osez.

Mme. DUVAL.

Quoi! ce n'est pas assez de me trahir!....

LAFLEUR *bas à madame Duval.*

Il cherche à s'excuser par une fausse accusation.

Mme. DUVAL.

Oui. Mais il se trompe..... N'espère pas, traître, en me supposant un amour que je ne ressentis jamais, me faire excuser ta tendresse pour Rosalie.

M. DUVAL.

Pour Rosalie!

LAFLEUR *bas à madame Duval.*

Il est anéanti.

M. DUVAL.

Ouf.

LAFLEUR *bas à M. Duval.*

Comme les femmes ont de l'esprit pour se tirer d'un mauvais pas!

M. DUVAL.

Oui; mais je vois l'artifice.... Elle aime Florville, elle l'aime.

Mme. DUVAL.

Tu le mériterois.

LAFLEUR *bas à M. Duval.*

C'est l'avouer.

M. DUVAL.

Ah !.... m'en voilà convaincu.

LAFLEUR *à part.*

Bravo.

M. DUVAL.

Je ne sais ce qui me retient ; mais vous n'échapperez pas à ma vengeance.

Mme. DUVAL *attendrie.*

Ah ! monsieur Duval, vous profitez de ma foiblesse !

LAFLEUR *bas à madame Duval.*

Pauvre femme !

M. DUVAL *attendri.*

Ah ! madame Duval, vous abusez de ma tendresse !

LAFLEUR *bas à M. Duval.*

Pauvre mari !

Mme. DUVAL *avec force.*

Mais je ne dis plus qu'un mot. Souvenez-vous de ce que vous me devez, ou redoutez tout de ma colère. *(Elle sort.)*

SCÈNE XIII.

M. DUVAL, LAFLEUR.

LAFLEUR.

AH!

M. DUVAL.

Quelle perfidie!

LAFLEUR *à part.*

Vous n'êtes pas au bout.

M. DUVAL.

Je ne suis plus surpris de ce qu'elle s'opposoit au mariage de Rosalie, et de l'éloge qu'elle faisoit de mon neveu.

LAFLEUR.

Elle avoit ses raisons.

M. DUVAL.

Ah, Lafleur! que je suis malheureux!

LAFLEUR.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas; cela me fend le cœur. Que va-t-on dire dans le quartier?

M. DUVAL.

Et mes confrères, sur-tout. Mon ami, sauvons

les apparences. Ah! si j'osois me livrer à ma fureur! mais mon commerce m'oblige de souffrir quelque chose.

LAFLEUR.

Certainement.

SCÈNE XIV.

Les mêmes; FLORVILLE.

FLORVILLE *au fond du théâtre.*

QUE fait Lafleur? Il est avec mon oncle; écoutons.

LAFLEUR.

Si vous aviez prévu que Florville pût aimer votre femme?

M. DUVAL.

Ah! mon ami, je l'aurois marié.

LAFLEUR.

Je le crois.

M. DUVAL.

Et de bien bon cœur; mais il n'est plus tems.

FLORVILLE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

LAFLEUR *à part.*

L'étourdi!

FLORVILLE.

On peut tout réparer. Je n'aime point madame Duval, cet amour est de l'invention de Lafleur; je n'aime, je n'adore que Rosalie, et un mot, un seul mot de votre bouche va rappeler le bonheur dans votre maison.

M. DUVAL.

Que dit-il ?

LAFLEUR *bas.*

Et vous le croyez !

M. DUVAL.

Je le voudrois, mais.....

LAFLEUR *bas.*

Eh, Monsieur, ne voyez-vous pas, que tout cela se fait de concert avec madame votre épouse.

FLORVILLE.

Mon oncle.

LAFLEUR *bas.*

N'en soyez pas la dupe.

M. DUVAL *à Lafleur.*

Non, mon ami...... Oh! vous l'avez trop bien refusé tantôt, pour vous faire croire à présent. Je sais tout; la traîtresse elle-même a dévoilé sa perfidie, et votre ruse est inutile.

FLORVILLE.

Mon oncle, demandez à Lafleur, il sait la vérité.

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, et rien n'est plus vrai que votre amour pour madame Duval.

FLORVILLE.

Comment, scélérat!

LAFLEUR.

Appelez-moi scélérat, peu m'importe. Vous êtes mon maître, je le sais; je ne suis qu'un misérable valet, mais j'ai de l'honneur. J'ai la confiance de monsieur votre oncle, et je veux la mériter. Je risque beaucoup en lui découvrant toutes vos manœuvres. Vous pouvez me chasser, je m'y attends, et j'aime mieux tout perdre que de tromper un brave homme, trahir ma conscience, et m'exposer à des remords éternels.

M. DUVAL.

Viens, Lafleur, embrasse-moi, mon ami..... Tu ne dis rien, perfide!

FLORVILLE.

Je reste immobile.

LAFLEUR.

En voilà assez; laissez-le, Monsieur, je m'en charge.

FLORVILLE.

Eh quoi! vous croyez un misérable ?.....

M. DUVAL.

Tais-toi. Il ne te reste plus qu'à vouloir noircir un honnête homme.

LAFLEUR.

Ah, Monsieur!

M. DUVAL.

Ne crains rien, Lafleur. Ta vertu m'est connue, et tu peux compter sur ma reconnoissance.

LAFLEUR.

Je ne la mérite pas.

M. DUVAL.

Quel serviteur! quel serviteur!

(Il sort.)

SCÈNE XV.

FLORVILLE, LAFLEUR.

FLORVILLE.

EH bien? malheureux! es-tu content de tous les tours que tu m'as joués?

LAFLEUR.

Pas encore.

FLORVILLE.

Tu vas en recevoir le juste prix.

LAFLEUR.

Expliquons-nous avant.

FLORVILLE.

Point d'explication.

LAFLEUR.

Ecoutez-moi, Monsieur.

FLORVILLE.

Non.

LAFLEUR.

Deux mots seulement. Vous me tuerez après, si je n'ai pas raison.

FLORVILLE.

Parle.

LAFLEUR.

Vous n'êtes pas de sang-froid, vous ne sentirez pas bien toute la sagesse de ma conduite.

FLORVILLE.

Parle toujours.

LAFLEUR.

Eh bien, Monsieur, quand même monsieur

votre oncle donneroit son consentement à votre mariage, à quoi vous serviroit-il, puisque madame Duval vous refuse le sien ?

FLORVILLE.

Tout cela ne te justifie pas.

LAFLEUR.

On peut trouver un moyen pour obtenir les deux.

FLORVILLE.

Je n'attends plus. Ecoute, je te pardonne.

LAFLEUR.

Bien obligé.

FLORVILLE.

Mais à une condition.

LAFLEUR.

Laquelle ?

FLORVILLE.

C'est que tu m'aideras dans mon premier projet.

LAFLEUR.

Quel est-il ?

FLORVILLE.

D'enlever Rosalie.

LAFLEUR *à part.*

Bon, c'est ce que je demandois.... *(Haut.)* Oui, Monsieur ; mais comment la déterminer ?

FLORVILLE.

Cela te regarde.

LAFLEUR.

Et si elle n'y consent pas ?

FLORVILLE.

Tu es un homme mort.

SCÈNE XVI.

Les mêmes ; ROSALIE.

LAFLEUR.

AH ! Mademoiselle, venez me sauver la vie.

ROSALIE.

Encore quelques nouvelles scènes.

LAFLEUR.

Mademoiselle, je suis à l'article de la mort, mes jours dépendent d'un oui ou d'un non de votre bouche.

ROSALIE.

De quoi s'agit-il ?

LAFLEUR.

D'un rien.

ROSALIE.

Que faut-il faire ?

LAFLEUR.

Vous laisser enlever.

FLORVILLE.

Consentez-y.

ROSALIE.

Non, en vérité.

LAFLEUR.

Par pitié pour moi..... *(Bas.)* Vous ne risquerez rien.

FLORVILLE.

Je vous en conjure.

LAFLEUR.

Promettez toujours.... *(Bas.)* Je vous réponds qu'il ne vous enlevera pas.

FLORVILLE.

Ma chère Rosalie.....

ROSALIE.

Mais.....

LAFLEUR *bas.*

Promettez-lui, vous dis-je. *(A Florville.)* Elle y consent. *(Bas.)* C'est seulement pour le con-

tenter..... *(Haut.)* La nuit approche ; rendez vous ici tous les deux dans une demi-heure, et tout sera prêt.

ROSALIE.

Mais, Lafleur....

LAFLEUR *bas.*

Fiez-vous à moi. *(Haut.)* Oui, Monsieur, je me charge de tout.

SCÈNE XVII.

Les mêmes; M. DUVAL.

M. DUVAL.

AH! je vous retrouve encore, malheureux!

ROSALIE.

Quel emportement!

M. DUVAL.

Si je ne me retenois !... Sortez de ma présence.

ROSALIE *s'enfuyant.*

De tout mon cœur.

FLORVILLE.

Laisse-moi lui parler.

LAFLEUR.

Ce n'est pas là le moment; il est trop en colère.

M. DUVAL.

Lafleur.

LAFLEUR *à Florville.*

Vous voyez, il m'appelle.... (*Haut.*) En vain vous espérez me séduire, vous n'y parviendrez pas.

ROSALIE.

Mais.....

LAFLEUR.

Partez, Monsieur, partez.

SCÈNE XVIII.

M. DUVAL, LAFLEUR.

LAFLEUR.

AH! Monsieur! j'ai besoin de toute ma vertu pour résister à votre neveu.

M. DUVAL.

Par quel hasard Rosalie est-elle avec lui?

LAFLEUR.

La pauvre fille est trop amoureuse pour pouvoir le quitter; mais elle n'y gagne rien.

M. DUVAL.

Que je la plains!

LAFLEUR.

LAFLEUR.

Je vous plains davantage.

M. DUVAL.

Oh! oui.

LAFLEUR.

Il y a bien d'autres choses, ma foi.

M. DUVAL.

Encore!

LAFLEUR.

Vous ignorez le plus grand de tous vos malheurs.

M. DUVAL.

Comment?

LAFLEUR.

Tout à l'heure, en traversant la cour, j'ai apperçu une chaise, des apprêts de départ, un air de mystère.....

M. DUVAL *voulant sortir.*

Il faut savoir ce que c'est.

LAFLEUR *l'arrêtant.*

Je le sais. A quatre pas de là, j'ai rencontré Bastien, votre garçon de ferme, qui semble être ici tout exprès. Ah! l'honnête homme! il étoit dans la douleur; je lui en demande la cause; il veut parler, ses sanglots l'en empêchent.

M. DUVAL.

Après.

LAFLEUR.

Vous savez qu'il aime à boire (chacun a ses défauts); moi, pour lui rendre la parole, et connoître le sujet de son affliction, je fais venir du vin. Je veux lui tenir tête, mais vainement. Hélas! je suis trop sensible! pour Bastien; oh! l'excellent cœur! il vous plaignoit, se désoloit et buvoit, mais buvoit !.... Ah! Monsieur, quand on a du chagrin, qu'on est heureux de pouvoir se griser!

M. DUVAL.

M'apprendras-tu enfin ce que cela signifie? quel rapport y a-t-il entre Bastien et moi?

LAFLEUR.

Quel rapport! c'est lui qui les mène.

M. DUVAL.

Que veux-tu dire?

LAFLEUR.

Que votre neveu rejoint ce soir.

M. DUVAL.

Ah! tant mieux.

LAFLEUR.

Oui, mais il ne part pas seul. Madame Duval est du voyage.

M. DUVAL.

O ciel! un enlèvement!

LAFLEUR.

Doucement ; ne confondons pas. Un enlèvement seroit une chose affreuse. Mais ici, c'est un acte de prudence, c'est une femme qui suit son futur époux, et c'est une mesure nécessaire pour avancer votre divorce.

M. DUVAL.

Notre divorce ! les perfides ! je cours....

LAFLEUR.

Arrêtez, Monsieur ; tout seroit perdu. Ils nieront le fait ; quelle preuve aurez-vous contre eux ?

M. DUVAL.

Aucune.

LAFLEUR.

Il est bien plus prudent de les surprendre ensemble.

M. DUVAL.

Le crois-tu facile ?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur.

M. DUVAL.

Ah ! mon ami, que d'obligations !

LAFLEUR.

C'est ici le rendez-vous, attendez-les ; la nuit commence, ils ne tarderont pas.

M. DUVAL.

Allons donc.

LAFLEUR.

Sur-tout, n'allez pas éclater que vous ne soyez bien certain de votre fait.

M. DUVAL.

Ne crains rien.

LAFLEUR.

Bon.... *(A part).* Courons prévenir sa femme.

M. DUVAL.

Tu me quittes ?

LAFLEUR.

Il le faut. Je vais me mettre en embuscade, de peur qu'ils ne nous échappent. Votre intérêt l'exige, et je ne veux rien avoir à me reprocher.

(Il sort).

SCÈNE XIX.

(Il fait nuit).

M. DUVAL.

LE pauvre garçon ! on diroit que mes intérêts sont les siens. Enfin, graces à lui, je ne serai

pas leur dupe.... Mais ma femme! ma femme! A qui se fier désormais?..... Personne ne vient cependant.... Si Lafleur étoit mal instruit.... Si Florville étoit le seul coupable!........ Oui, je crois.... Mais j'entends du bruit.

SCÈNE XX.

M. DUVAL, M. DUVAL.

(Chacun dans un coin du théâtre.)

Mme. DUVAL *au fond.*

C'EST donc ici que je dois surprendre mon infidèle.

M. DUVAL.

On approche.

Mme. DUVAL.

Je l'entends. Lafleur m'a dit vrai.

M. DUVAL.

C'est elle. Mon malheur est certain.

Mme. DUVAL.

Il est bien exact.

M. DUVAL.

Elle ne me croit pas si près.

Mme. DUVAL.

Quelle trahison!

M. DUVAL.

Que dit-elle?

Mme. DUVAL.

Partir secrétement tous les deux! Est-il rien de plus perfide?

M. DUVAL.

Elle se repent, je crois.

Mme. DUVAL.

Non, non, il ne faut point l'épargner.

M. DUVAL.

Je me trompois.

Mme. DUVAL.

Mais on tarde bien.

M. DUVAL.

La perfide est pressée.

Mme. DUVAL.

Ah! si j'osois!.... mais il n'est pas tems.

M. DUVAL.

Ah! si je m'en croyois!.... dissimulons encore.

SCÈNE XXI

Les mêmes; FLORVILLE, ROSALIE.

FLORVILLE *au fond.*

DOUTEZ-vous de mon amour ?

M. DUVAL.

Le voilà.

ROSALIE.

Je vous crois, mais.....

Mme. DUVAL.

C'est elle.

M. DUVAL.

Chut.

Mme. DUVAL.

Paix.

FLORVILLE *bas.*

Pourquoi donc résister ?

ROSALIE.

Laissez-moi.

FLORVILLE

Je vous en conjure..

ROSALIE.

Je tremble.

Mme. DUVAL.

Il ne tremble pas, lui!

FLORVILLE.

Si nous tardons trop, nous serons découverts.

M. DUVAL *à part.*

Oh! je t'en réponds.

FLORVILLE.

Lafleur nous attend.

ROSALIE.

Allons donc.

M. DUVAL *saisissant Rosalie.*

Alte-là madame Duval.

Mme. DUVAL *à Florville.*

Tout doux, monsieur Duval.

FLORVILLE et ROSALIE.

Ah!

M. DUVAL.

Oh! vous ne m'échapperez pas.

Mme. DUVAL.

Ni vous non plus.

M. DUVAL.

Lafleur, Lafleur.

Mme. DUVAL.

Lafleur, Lafleur.

SCÈNE XXII et dernière.

Les mêmes ; LAFLEUR *avec des flambeaux.*

Mme. DUVAL.

OÙ suis-je ?

M. DUVAL.

Que vois-je ?

Mme. DUVAL.

Florville ici !

M. DUVAL.

Rosalie au rendez-vous !...... Qu'est-ce que cela signifie ? Partiez-vous tous les trois ?

Mme. DUVAL.

Eh ! mais c'est vous qui partiez.

M. DUVAL.

Moi ! et qui vous l'a dit ?

Mme. DUVAL.

C'est Lafleur.

M. DUVAL.

Comment! ce n'est pas vous qui preniez la fuite avec mon neveu?

Mme. DUVAL.

O ciel! et qui vous l'a dit?

M. DUVAL.

C'est Lafleur.

Mme. DUVAL.

Je n'y comprens rien. Mais vous même, Florville, et vous Rosalie, par quel hasard vous trouvez-vous ici tous les deux? qui vous y a engagés?

FLORVILLE et ROSALIE.

C'est Lafleur.

M. DUVAL.

Eh bien! parleras-tu?

LAFLEUR *à genoux*.

Pardon, Monsieur, pardon, Madame

M. DUVAL.

Tu nous trompois?

LAFLEUR.

Oui, tous les quatre.

FLORVILLE.

Comment, malheureux !

LAFLEUR.

Ah ! Monsieur, le ciel m'est témoin que mon intention étoit bonne, et que vous me devez de la reconnoissance.

FLORVILLE *le menaçant.*

Oui, traître, je t'en dois, et je vais te payer.

LAFLEUR.

Ah ! Monsieur, je vous fais crédit.

Mme. DUVAL.

Me laisser soupçonner monsieur Duval !

LAFLEUR.

J'ai cru bien faire.

M. DUVAL.

Me dire que je suis trahi ! que je suis.....

LAFLEUR.

Eh bien ! Monsieur ; vous ne l'êtes pas.

Mme. DUVAL.

Daignerez-vous m'excuser ?

M. DUVAL.

Me pardonnerez-vous ?

LAFLEUR.

Hélas ! je suis le seul coupable. Je vous ai trompé, c'est mal ; je m'en repens, c'est bien ; vous me pardonnez ; c'est encore mieux. Vous avez cru votre épouse infidelle, c'est fort triste ; elle vous croyoit volage ? c'est fort commun ; et vous vous aimez tous les deux, c'est fort rare. Mon maître veut épouser votre pupille, c'est très-naturel ; elle y consent, c'est très-honnête ; vous le voulez bien, c'est très-prudent ; et nous sommes tous heureux, c'est très-agréable.

FLORVILLE.

Mon cher oncle.

ROSALIE.

Madame.

Mme. DUVAL.

Monsieur Duval, soyons-leur favorables ; ils pourroient se passer de notre consentement, et ils nous le demandent.

M. DUVAL.

Mais ils sont sans fortune.

Mme. DUVAL.

Oui, mais nous sommes riches.

M. DUVAL.

Vous le voulez ? J'y consens. Mais pour Lafleur, point de grâce ; payez-le bien, et renvoyez-le.

LAFLEUR.

C'est trop de moitié.

Mme. DUVAL.

Il a des torts sans doute; mais il nous a servi en nous apprenant à nous mieux connoître; et à nous voir désormais avec cette indulgence si nécessaire entre deux époux, et sans laquelle on est forcé de vivre malheureux, ou de se séparer.

VAUDEVILLE.

Ier. Couplet.

QUAND l'hymen est un esclavage,
Il est bien doux de le quitter;
Quand on est heureux en ménage,
Plus doux encore est d'y rester.
C'est aux époux d'avoir la force
De se juger en pareil cas.
Heureux qui se sert du divorce!
Plus heureux qui ne s'en sert pas!

2e. Couplet.

FLORVILLE.

AMUSER ses compagnons d'armes,
C'est travailler utilement.
Au Français épargnons les larmes;
La gaité, c'est son élément.
C'est elle qui double sa force;
Chantant au milieu des combats,
Avec la crainte il fait divorce,
Avec la gloire il n'en fait pas.

3e. Couplet.

ROSALIE.

AVANT la loi, maître suprême,
L'époux commandoit seul chez lui.
De peur de perdre ce qu'il aime,
Il est plus honnête aujourd'hui.
Combien cette crainte a de force
Pour prévenir fâcheux débats !
Maris, songez bien au divorce,
Vos femmes n'y songeront pas.

FIN.

De l'Imprimerie de A. Cl. FORGET, rue du Four Saint-Honoré, no. 487.